NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

FRANÇOIS DE PESCAY,

CULTIVATEUR DE SAINT-DOMINGUE.

par Fournier Pescay

C'est une pensée généreuse et bien digne d'avoir été conçue par la Société royale d'agriculture, que celle de fonder de glorieux encouragemens en faveur des écrivains qui sauveront de l'oubli le nom des hommes, dont les travaux auront répandu des lumières sur l'agriculture et sur l'économie rurale de la France. Honorer la mémoire de ceux qui marchent sur les traces des *Halle*, des *Tul*, des *Duhamel*, des *Buffon*, des *Rozier*, des *Parmentier*, c'est exciter l'émulation de quiconque se livre à l'étude de l'art le plus utile, du premier de tous les arts.

L'agriculture a fait plus de progrès depuis un demi-siècle, qu'elle n'en avait fait depuis l'établissement de la civilisation; combien la compagnie à laquelle j'ai l'honneur de m'adresser, n'a-t-elle point eu de part à ces progrès! elle en a simplifié les élémens, éclairé les opérations, assujétti les principes à des règles in-

variables. C'est ce qui ne pouvait avoir lieu, lorsque la physique n'était qu'une science spéculative : bien loin de contribuer au développement de l'esprit, à étendre la sphère des connaissances humaines, à saisir et à éclairer la marche de la nature dans les combinaisons variées de ses productions, elle étouffait aucontraire la raison et le génie sous les impérieuses entraves de l'opinion, sous le jargon des systèmes absurdes. La physique expérimentale, créée dans le dernier siècle, a dissipé les ténébres épaisses, qui enveloppèrent, pendant si longtemps, le berceau des sciences et des arts.

Me sera-t-il permis de retirer de l'obscurité le nom d'un agriculteur habile et laborieux, dont les travaux exercèrent une grande et heureuse influence sur la culture du caféyer, dans la colonie de Sainit-Domingue ? à défaut des talens convenables, j'apporterai dans la rédaction de cette notice, la première qualité de l'historien, la fidélité.

Pescay (*François de*) naquit au Cap français, à Saint-Domingue, en 1742. Son père était officier de marine, et fils d'un pauvre gentilhomme de Blaye, près de Bordeaux ; il quitta le service pour l'agriculture, après s'être allié à une de ces anciennes familles de nos colonies, qui remontait

jusqu'au temps des flibustiers, et dont le fondateur (*Viard*) avait fait partie. A l'âge de quatre ans, *Pescay* fut envoyé à Bordeaux pour y être élevé : il y fit d'excellentes études classiques; au sortir du collége, il entra dans la maison du Roi en qualité de mousquetaire, et servit, à la fin de la guerre de sept ans, comme lieutenant de cavalerie. A la paix, il quitta l'uniforme, et se livra à la culture des belles-lettres, dans lesquelles il obtint bientôt des succès qui le firent distinguer des hommes les plus remarquables de ce temps. Il eut des relations avec *Voltaire*, *Jean-Jacques Rousseau*, *Buffon*, *d'Alembert*, et se lia étroitement avec *Thomas*, *Letourneur*, *Leclerc*, le président *Dupaty*, *Cailhava*, *Mercier*, *Chabanon*, *Sauvigny*, et une foule d'autres littérateurs qui brillaient à cette époque. Ce n'est point ici le lieu de faire mention des productions littéraires qui signalèrent son entrée dans la carrière : il suffira de dire que les essais de sa muse poétique annonçaient que la France aurait eu un poète de plus, s'il n'eût bientôt renoncé au culte des Muses, pour se livrer dans son pays natal, à des études moins brillantes, mais plus utiles peut-être.

Au milieu de ses études littéraires, celui dont je parle n'avait point négligé de se faire ini–

tier aux mystères de la physique, et lorsqu'il revint à Saint-Domingue vers 1767, il pouvait passer, dans ce pays, pour un savant; car, à cette époque, les hommes qui s'adonnaient aux sciences étaient peu communs dans des contrées où l'on ne brûlait guère d'encens que sur l'autel de Plutus. Les choses changèrent bien de face quinze ou vingt ans plus tard, et l'on vit alors au Cap un assez grand nombre d'hommes versés dans les sciences se réunir pour fonder une société qui, sous le nom de *Cercle des philadelphes*, obtint bientôt de la célébrité.

A son arrivée dans la colonie, *Pescay* se mit au fait des différentes cultures qu'on y exploitait, et reconnut que celle du caféyer était encore dans l'enfance. Ses parens et ses ancêtres ne s'étaient jamais livrés qu'à l'exploitation du sucre et de l'indigo; mais il existait dans sa famille une grande *concession* encore en friche, dans le quartier du *Piment*, lequel, par sa position et son terroir, n'est propre qu'à la culture du caféyer. Ce domaine heureusement situé devint le lot de *Pescay*. Ses premières plantations furent faites et dirigées à l'instar de celles de ses voisins; mais bientôt il abandonna les méthodes consacrées par l'empirisme, et en créa de nouvelles, fondées sur des principes judicieux

et rationels. Ses travaux prospérèrent, comme il devait s'y attendre, parce qu'il marcha toujours le flambeau de la physique à la main : c'est à sa clarté que les prestiges des préjugés cèdent et disparaissent. En quels lieux, en effet, pouvait-on étudier plus facilement la nature que dans ces contrées où elle tient sans cesse son vaste livre ouvert sous nos yeux, où elle étale, dans toutes ses productions, la magnificence et le luxe de sa fécondité ? Mais sous ce ciel brûlant, où les passions sont si fortement exaltées, et ou l'âme et l'esprit sont sans cesse dévorés par d'insatiables désirs, on négligeait, on dédaignait même l'étude des sciences et des arts : *Pescay* en fit naître le goût.

A l'origine des établissemens coloniaux, les terres enrichies des dépouilles de la nature et tout nouvellement exposées à l'action du soleil, de l'air et des influences de l'atmosphère, étaient d'un grand rapport : il ne fallait qu'y semer, y planter, pour recueillir avec abondance ; et d'ailleurs leur fécondité se ralentissait-elle ; on avait aisément la facilité de s'en procurer de nouvelles. Mais à mesure que la population s'augmentait, que les canaux du commerce s'agrandissaient, il s'ouvrait de vastes débouchés et l'on voyait la culture se multiplier. Les terres dès-

lors, s'épuisèrent, elles devinrent rares. C'est dans cet état de choses que *Pescay* arriva à Saint-Domingue : il sentit qu'il fallait employer des moyens dont on ne s'était pas encore servi, pour empêcher que les terres propres à la culture du caféyer ne devinssent, sur-tout celles des mornes, absolument infertiles et à charge aux propriétaires.

A cette époque, le nombre des manufactures pour l'exploitation du café était prodigieusement augmenté, l'aspect des montagnes les plus sauvages n'avait point effrayé l'ambition : des quartiers jadis incultes et ignorés s'étaient ouverts à l'industrie ; d'épaisses et antiques forêts, qui couronnaient la cime sourcilleuse des plus hautes montagnes, avaient disparu sous la hache des cultivateurs, et des caféyers avaient succédé partout à ces arbres géans dont une nature vigoureuse s'énorgueillissait. Mais déjà ces terres, naguère si fécondes, se refusaient aux vœux et aux sollicitations des colons, parce que la rapidité des mornes ne permet pas qu'on façonne la terre comme en Europe, où des labours fréquens ouvrent ses entrailles aux engrais, aux influences de l'air et des météores : il fallait ici une culture appropriée, aux circonstances locales. *Pescay* en traça les élémens dans

un écrit qui fut publié au Cap français en 1779, d'après les sollicitations d'un citoyen philantrope, M. *Estève*, juge sénéchal du Cap français. L'auteur y démontrait que le caféyer, qui paraît se plaire dans nos colonies des Antilles, y exige cependant, comme toutes les plantes exotiques, plus d'attention dans sa culture et dans son éducation, que dans son pays natal, qu'à Batavia même, où il croît jusqu'à la hauteur de 40 pieds, et donne des fruits deux fois l'an. *Pescay* combattit l'usage, qui était alors universel, de passer le feu dans les terrains qu'on défrichait pour y planter des caféyers : il démontra que cette méthode entraînait la ruine des meilleures terres, et que les cendres qui sont le produit de ces embrasemens, ne forment point un engrais fécond ; d'ailleurs, que les vents les dispersent promptement, que le soleil en dissout les sels ; que les avalaisons les entraînent, et qu'enfin l'action du feu consume à pure perte les branchages qu'on détache des troncs des arbres ; les broussailles, les lianes, les feuilles, ainsi que cette couche végétale, cet *humus* si propre à fertiliser les terres. Il fit sentir que le sol qui se serait enrichi de tous ces engrais reste nu, exposé à l'action continuelle d'un soleil brûlant, aux ravages des sarclages et aux dégradations des pluies; que

ces embrasemens nuisent encore à la terre en sublimant les sels qu'elle contient, en détruisant son humidité radicale, ce *gluten*, ces principes végétatifs, si précieux à la vie d'une jeune plante qu'on confie à la nature.

Voici comment notre agriculteur procédait: lorqu'il abattait un bois neuf, il avait l'attention de le bien baliser; lorsque le bois était abattu, il le faisait débiter, et réduire en tronçons les grosses branches et les menus bois de brins. Alors ces bois, joints aux lianes, à l'*humus végétatif*, forment sur la surface de la terre une couche épaisse, un engrais excellent. Les pluies passent à travers cette couche, où elles se divisent, et ne forment plus ces torrens qui entraînent avec eux les parties les plus précieuses de la terre. Tous ces bois, tous ces débris se pourrissent, se réduisent en fumier; les substances sulfureuses et salines qu'ils contiennent, sont déposées dans le sein de la terre par les pluies, qui leur servent de véhicule. L'auteur démontra que cette espèce de matelas, placé sur la terre, ne forme point un obstacle à l'alignement des trous qu'on creuse pour recevoir la plante du caféyer. « On trouve, dit-il, à chaque pas sous sa main, des piquets qu'on place sous chaque bandelette de la ligne, et quand on veut fouiller

les trous, on n'a que la peine d'en écarter les bois ou les lianes qui se trouvent dans les endroits où l'on doit les placer. Lorsque tous ces bois se sont en partie consumés, on en ramasse les tronçons, on en forme des sillons entre chaque pied de caféyer. La terre se trouvant ainsi libre, le cultivateur peut jouir des douceurs qu'il veut se procurer : telles sont les diverses espèces de pois, car le maïs peut toujours se planter. »

Avant que *Pescay* n'eût écrit sur la culture du caféyer, on était dans l'habitude de planter ce précieux arbuste dans un trou formé par la pince ou la *houe :* il démontra les avantages de creuser, à cet effet, avec le souchet des trous larges et profonds, faits quelques jours à l'avance, afin qu'ils fussent exposés à l'influence atmosphérique. Lorsqu'il faisait ses plantations, il remplissait les trous jusqu'à moitié avec un terreau formé par la pourriture des feuilles, et qui est très-abondant dans les nouveaux abattis. A mesure que les caféyers grandissaient, on achevait de remplir ces trous avec le résultat des sarclages, ce qui forme un très-bon engrais. Ces arbustes, se trouvant ainsi dans une terre pleine de sucs alimentaires, se développaient promptement et devenaient vigoureux.

Un autre usage empirique fut réformé par

notre cultivateur : on était dans l'habitude de prendre indistinctement toutes sortes de *plants* pour former des caféyères. Ces plants pressés sous les pieds des arbres, ou dévorés par les herbes qui pullulent dans ces climats, sont gênés dans leur accroissement, étiolés, mal constitués, rongés de chancres et de carie, obstrués et ankylosés. *Pescay* introduisit l'usage de faire des *semis*, au moyen desquels obtenant de bons plants, il avait, par la suite d'heureux résultats. Il défendait de dépouiller ces arbustes de leurs racines, comme cela se faisait avant lui, au moment de les planter : son expérience lui avait appris que la jeune plante pourvue de toutes ses racines, excepté celles qui sont blessées ou cariées, qu'il faisait retrancher ; que le plant, dis-je, prenait un plus prompt accroissement, parce que c'est dans les racines que se fait la première et principale préparation des sucs alimentaires, qui s'élèvent dans les parties ligneuses, comme les fluides dans les tubes capillaires, pour se distribuer dans toutes les parties de l'arbre où ces sucs s'assimilent à leur substance.

L'ignorance des principes d'agriculture était telle à Saint-Domingue, qu'on n'y avait point introduit la taille dans la culture du caféyer. *Pescay* fit connaître cette heureuse méthode,

dont il obtint le plus grand succès dans ses plantations. Voici quelques uns de ses préceptes pour cette opération : ravaler tout caféyer dont la tête chenue annonce un arbre épuisé ou malade; moins haut il reprend de l'embonpoint; couper au vif toutes les branches mortes. Lorsque les arbres sont fort chargés en bois, il ne faut pas hésiter d'en ôter une bonne partie : il est nécessaire d'apporter du discernement dans ce procédé. Conserver les jeunes pousses, les plus belles et les moins noueuses. Tailler long les branches qui sont fort vigoureuses, c'est-à-dire leur laisser 10 à 12 pouces, et n'en laisser que 5 ou 6 à celles qui sont faibles. Tailler les branches un peu en bec de flûte, afin que la peau puisse recouvrir la plaie. Se disposer à tailler ces arbres en janvier et même en décembre, s'ils sont déjà déchargés de leurs fruits. Etre exact, lorsque les arbres sont garnis de branches, à y passer la serpette, afin d'en retrancher le faux bois et les branches chifones et gourmandes, qui pullulent en foule sur les arbres vigoureux : car elles les épuisent lorsqu'on les y laisse. Eviter en taillant les arbres de les dépouiller de leurs feuilles : ainsi ne jamais tailler en bâton de perroquet. Toutefois, il désignait aux cultivateurs ceux des arbres qu'il

fallait dépouiller d'une partie de leurs feuilles ; ce sont ceux qui, quoique verts et très-feuilleux, rapportent peu tous les ans. « Ces arbres annoncent, dit-il, le besoin d'une taille profonde; trop embarrassés de bois, l'air ne peut circuler aisément à leur pied et entre leurs branches ; celles qui couvrent la terre empêchent les rayons du soleil d'élaborer les sucs nourriciers qui sont trop crus et trop indigestes, et noyés dans trop de parties aqueuses. Ne pourrait-on pas aussi essayer de les dépouiller d'une partie de leurs feuilles? Cette méthode est pratiquée par les jardiniers de Montreuil, aux environs de Paris, les meilleurs jardiniers de l'Europe, et auxquels la culture des arbres fruitiers doit en France ses plus grands progrès. »

Dans l'enfance de la culture du caféyer à Saint-Domingue, on négligeait de débarrasser cet arbuste des plantes parasites qui le dévorent ; les mousses qui croissent à ses pieds lui enlèvent la sève par une infinité de petits suçoirs, obstruent les vaisseaux excrétoires de sa peau, en altèrent le tissu et produisent de vraies maladies pédiculaires. *Pescay* donna l'exemple d'un sarclage très-exact, et quant aux mousses, il fit l'heureuse épreuve d'un moyen proposé à l'Académie des sciences en 1716, par *de Ressons* :

ce moyen consiste à faire, avec la pointe d'une serpette, une incision en ligne droite, qui pénètre le bois depuis les premières branches jusqu'à fleur de terre. Cette plaie se referme, après quoi l'écorce est toujours nette et exempte de mousse. L'opération se pratique à l'époque du ralentissement de la sève.

L'arbre du caféyer souffre, en général, dans les terres où l'ardeur continuelle du soleil épuise l'humidité, dans celles qui sont exposées à la brusque impétuosité des vents: *Pescay* imagina divers moyens pour s'opposer à ces inconvéniens. Dans les terrains secs, dans les sols sablonneux ou rocailleux, il fit planter de distance en distance des bananiers, qui répandent une ombre favorable sur les caféyers, qui entretiennent une humidité continuelle à la surface de la terre, et dont les débris, fort abondans, forment un excellent engrais. Cette méthode emporte avec elle un avantage bien précieux, c'est de fournir aux cultivateurs une subsistance abondante, celle qu'on retire du régime du bananier, qui est le pain des Antilles.

Dans les terrains humides, élevés, très-exposés aux vents, il faisait planter, en même temps que le caféyer et entre chaque pied, un arbuste qu'on nomme, dans le pays, pois d'*Angole* ou de

Congo. Cet arbuste croît très-vite, s'élève assez haut, et fournit une grande quantité de branches, qui partent en grande partie à fleur de terre. Ces arbustes servent d'abri contre l'agitation des vents, qui tourmentent prodigieusement les jeunes caféyers. Ces derniers, lorsqu'ils sont arrivés à l'âge de deux ans et demi ou trois ans, ont poussé d'assez fortes racines pour résister aux vents ordinaires. A cette époque, *Pescay* faisait émonder les branches du pois d'Angole, pour lui faire former une couronne touffue, très-propre à préserver la terre du hâle de la chaleur d'une atmosphère toujours enflammée. Cet arbuste présente cet avantage, que ses branches, se dépouillant successivement de leurs feuilles, fournissent par là un engrais à la terre : ses fleurs sont béchiques, ses fruits sont nourrissans et agréables, et forment un légume assez semblable à nos petits pois, mais cependant moins délicat : ils sont d'une grande ressource pour les cultivateurs. Les feuilles du pois d'Angole s'appliquent en forme de cataplasme sur les plaies ; on fait de son bois réduit en cendres une lessive qui déterge les ulcères. Cet arbrisseau vit long-temps, et *Pescay* a reconnu qu'il est d'une fécondité merveilleuse.

Ce planteur éclairé, non content de perfec-

tionner la culture du caféyer, s'occupa aussi de divers moyens relatifs à l'exploitation de la fève précieuse qu'il produit. Lorsqu'on l'a cueillie de l'arbre, il faut la dépouiller de sa première enveloppe pulpeuse, et cette opération devant se faire avant que cette enveloppe, imprégnée d'une sorte de gomme, ne soit desséchée, les cultivateurs qui ont travaillé toute la journée à la récolte sont obligés de passer la nuit à faire tourner un moulin, au moyen duquel cette pulpe est séparée. Lorsque la fève du café, réduite à sa dernière couverture, a été suffisamment macérée, on la fait sécher au soleil; puis on la fait passer sous une énorme roue tournée par des bœufs, des chevaux, des mulets, ou à bras d'hommes, afin de pulvériser cette enveloppe qui est parchemineuse. Dans cet état, pour séparer la graine du café d'avec la poussière de sa pellicule, on se sert d'un moulin à vanner, qui est tourné à bras d'hommes. Ce sont encore les hommes qui portent le café, lorsqu'il a été ainsi vanné, dans les magasins. *Pescay* conçut le projet de faire toutes ces opérations avec le secours de l'hydraulique; moyennant quoi, il épargnait aux cultivateurs des fatigues inouies, des veilles destructives de leur santé; il diminuait le nombre des animaux attachés à l'exploitation, faisait une

grande économie de temps, et en somme il obtenait des bénéfices réels. Afin d'atteindre ce but, il fit construire, par des ouvriers qu'il appela tout exprès de la métropole, un moulin à eau, au moyen duquel toutes les opérations dont il vient d'être fait mention avaient lieu sous la surveillance d'un seul domestique; et lorsque le café était vanné, il suffisait d'accrocher les sacs remplis de cette fève à une mécanique, pour qu'ils fussent transportés dans le magasin.

Cette machine hydraulique, dont je regrette de ne pouvoir donner ici la description, est une des plus belles choses qui aient été faites en ce genre : aussi attira-t-elle l'attention de tous les cultivateurs de la colonie. Quelques-uns l'ont imitée; et comme l'eau est très-abondante dans les quartiers propres à la culture du caféyer, il est probable qu'aujourd'hui chaque caféterie de Saint-Domingue aurait été pourvue d'un semblable établissement, sans la terrible révolution qui a ensanglanté pendant si long-temps cette belle contrée.

Si les animaux domestiques font la richesse des cultivateurs dans tous les pays, c'est particulièrement dans nos colonies qu'on peut faire l'application de cet axiome. A Saint-Domingue, on ne s'occupait qu'à peine de leur propaga-

tion, de leur éducation, et nullement de la médecine vétérinaire : aussi était-on tributaire des Anglais et des Espagnols : des premiers, pour les chevaux et les mulets ; des seconds, pour les bêtes à cornes : *Pescay* parvint à s'affranchir de ce tribut onéreux. De vastes savanes étaient consacrées à nourrir ses bestiaux, au soin desquels étaient attachés des domestiques intelligens. Il y avait formé des prairies artificielles, faites avec une herbe exotique, dite dans le pays *herbe d'Écosse*, qui pullule avec abondance dans les terrains bas, humides, dans les ravins où elle a été une fois semée. Ce fourrage fournissait une nourriture salutaire et abondante aux chevaux de selle, et aux mulets employés au transport du café dans les embarcadaires. Il y avait à Saint-Domingue des ânes d'une haute stature : accouplés avec des jumens des États-Unis, qui sont plus grandes et plus fortes que les chevaux créoles, il en résultait des mulets grands et vigoureux, véritable richesse des propriétaires de caféteries.

La médecine proprement dite n'était point étrangère aux connaissances de *Pescay* : il l'exerçait avec succès sur des hommes qui étaient moins ses esclaves que ses enfans. Bientôt sa réputation s'étendit au loin ; on venait le consulter de toutes parts ; souvent il fallait qu'il se

transportât à plusieurs lieues, au Cap même, distant de 12 lieues de son habitation du Piment, pour donner son avis à plusieurs de ses amis auxquels il avait inspiré une grande confiance. Des médecins vraiment dignes de ce nom, et ils étaient rares dans la colonie, tels que MM. *Dazile* et *Arthaud*, ne dédaignèrent pas de recourir aux lumières de son expérience. Il avait établi, sur son habitation, un hôpital vaste et parfaitement organisé, dont il faisait la visite chaque jour. Cet hôpital était l'asile non-seulement de ses cultivateurs, mais de ceux de ses voisins : souvent on y voyait même des personnes libres, attirées par la réputation de savoir et d'humanité de cet homme excellent.

Le résultat de ses travaux agricoles et d'économie rurale et domestique, avait été de lui procurer un revenu au moins double de celui dont il eût joui, eu égard au nombre des bras qu'il employait, s'il avait exploité comme le faisaient les autres habitans. Outre cet avantage, il ménageait, en conservant la fécondité des terres en rapport, les ressources de sa propriété en *bois neuf*; ce qui est d'une grande valeur dans un pays où, à la longue, l'action du climat détruit la fertilité des terres en culture, du moins celles des mornes, consacrées à la plantation du caféyer.

Pescay faisait tous les trois ou quatre ans un voyage en France, où l'attiraient d'anciennes amitiés, et le besoin de retremper en quelque sorte son esprit dans la patrie des sciences, des arts et des belles-lettres. Il emportait avec lui, à Saint-Domingue, tous les livres nouveaux dont ces différentes branches des connaissances humaines s'étaient enrichies, car il n'était étranger à aucune d'elles. Il joignait à cet esprit cultivé une élocution facile et brillante, et un caractère rempli d'aménité; sa conversation était pleine de charmes et l'avait placé au rang des plus beaux parleurs. Son commerce était recherché par tous ceux qui le connaissaient; aussi avait-il beaucoup d'amis en France comme à Saint-Domingue.

Il arrivait à Saint-Domingue d'un de ses voyages dans la métropole, lorsque la révolution qui perdit la colonie éclata. L'insurrection avait bouleversé toutes les habitations, que la sienne était encore paisible. Les noirs qui lui appartenaient lui restèrent fidèles, et la plupart, chose remarquable, le suivirent dans le camp formé par tous les hommes libres, pour se défendre contre la révolte des esclaves. Mais bientôt il fallut quitter la partie, et *Pescay*, après avoir couru, ainsi que les autres colons, divers dangers, revint en Europe dans le plus absolu

dénuement, l'incendie du Cap lui ayant dévoré pour plus de cent mille écus de café, qui un jour plus tard aurait été embarqué. Il vécut dans une profonde détresse, soit chez l'étranger, soit en France, jusqu'au moment où le *Directoire exécutif*, ayant été organisé, le nomma son procureur-général syndic près du département de la Dordogne, où il était domicilié. *Pescay* y fit aimer les lois, respecter les personnes et les propriétés sans distinction. Aussi, lorsqu'en l'an V le département eut à nommer des députés au Corps législatif, il y obtint les suffrages de tous les partis, et fut élu membre du Conseil des anciens, où l'étendue de son savoir et la solidité de ses principes furent promptement appréciées. Il parut plusieurs fois à la tribune pour y faire des rapports remarquables, tant par l'élégance et la force du style, que par la manière dont les sujets étaient envisagés. L'honneur qu'il venait de recevoir de la part de l'élite des citoyens du département qu'il administrait lui devint bientôt fatal. Au fameux 18 fructidor, on l'arrêta et comme émigré, et sur-tout comme faisant partie de l'association royaliste, dite du *Club de Clichy*; il fut plongé dans les cachots du temple. *Pescay* y gémit long-temps ; enfin traduit par-devant la commission révolutionnaire instituée pour juger les victimes de cette époque,

le féroce accusateur public, dont je tairai le nom, puisqu'il est maintenant dans l'infortune, provoqua contre celui dont je parle la peine de mort, pour douze chefs de conspiration..... *Mercier* et *N. Bonneville* étaient au nombre des jurés : ils ne souffrirent point qu'on délibérât sur des délits imaginaires, et imposèrent silence à leurs dix autres collègues, dévoués aux persécuteurs. *Pescay* fut acquitté. A peine une tardive justice l'avait-elle rendu à la liberté, qu'il succomba sous le poids des infirmités contractées pendant une rigoureuse détention dans un cachot infect ; peut-être aussi n'eut-il plus assez de forces pour supporter le fardeau des adversités dont il était accablé depuis cinq ans.

Cet excellent citoyen, cet homme si bon, qui dans la prospérité avait été prodigue de ses trésors pour obliger les autres, qui était né au milieu d'une opulence dont les Européens ne peuvent avoir qu'une idée imparfaite, qui pendant toute sa vie avait été environné de tout ce que la grande richesse accorde aux jouissances et aux besoins domestiques, ne trouva plus d'amis pour le secourir, de pitié pour le consoler, et il mourut dans un galetas, entouré de trois enfans en bas âge, dont le spectacle remplit ses dernières heures d'amertume.—La faim aurait abrégé les jours de cet homme de bien, sans le

courage héroïque de sa femme, sans la piété de ses deux fils aînés, qui surent, en se soumettant à de glorieuses privations, préserver leur époux et leur père de cette horrible agonie. A quel sort rigoureux la fortune, trop souvent, condamne-t-elle ceux auxquels elle avait auparavant accordé ses dons les plus précieux!

Pescay n'a publié sur l'agriculture des Antilles que l'écrit dont il a été fait mention dans cette notice, et qui n'était qu'une instruction sommaire, destinée aux Colons. Cet écrit a disparu avec ceux pour qui il avait été composé, et l'on n'en saurait trouver d'exemplaire. J'en possède un qui, peut-être, est le seul qui existe maintenant : il faisait partie de la bibliothèque de *Moreau de Saint-Méry*, mon second père, et qui était l'ami intime de *Pescay*. Celui-ci avait composé un traité général, fruit de ses observations et de ses recherches, sur la culture et l'économie rurale, sur la vétérinaire, appliquées aux caféyères. Ce traité était enrichi des résultats d'une longue série d'observations météorologiques. Un ouvrage aussi intéressant a péri dans l'incendie du Cap, avec d'autres manuscrits sur divers points d'histoire naturelle relatifs à Saint-Domingue.